

Dans « Parole donnée », le sociologue Jean-François Laé explore les façons dont les plus précaires, en Seine-Saint-Denis, ont pu surmonter la pandémie en 2020

Solidarités en banlieue confinée

FLORENT GEORGESCO

La file s'allonge devant la poste. Personne ne sait si elle va ouvrir, alors que les quatre cinquièmes des bureaux de Seine-Saint-Denis gardent portes closes en ce début d'avril 2020. Une camionnette de police stationne à proximité. « On s'attend à des bousculades (...) si le bureau n'ouvre pas », commente un agent. A 10 heures, toujours rien. Une femme crie : « On ne partira pas. » Une autre raconte qu'elle a été obligée de demander un peu d'argent à des proches. « J'en suis là », souffle-t-elle. Sans accès aux guichets, la plupart des personnes présentes ne pourront toucher leurs allocations. Comme 1,5 million de clients de La Banque postale, elles ont refusé de prendre une carte de paiement, synonyme, pour elles, « de risque de non-maîtrise de [leurs] dépenses », explique Jean-François Laé, qui décrit la scène dans *Parole donnée*, saisissante enquête sur les dévastations induites par le premier confinement (17 mars-3 mai 2020) dans le système de protection sociale.

Parfois, il n'y a plus d'issue

« Qu'un maillon casse, écrit-il, et c'est la chaîne des dépendances qui lâche. Les équilibres tenaient à un ou deux fils », telles ces sommes qu'on retire chaque début de mois, qu'on compte et recompte jour après jour pour tenir, assurer l'essentiel, le loyer, les repas, pouvoir dire à ses enfants, souligne le sociologue : « Ne t'inquiète pas, au moins on te loge et on te nourrit. » Que dit-on à ses enfants quand tout est à terre ? Parfois, il n'y a

plus d'issue. Reste aux autorités, aux familles, aux voisins à tenter d'organiser la solidarité, devenue d'un coup, dès le début du confinement, un enjeu vital. Une solidarité dont Jean-François Laé explore les échecs et les réinventions à partir d'un matériau écrit et oral d'une richesse impressionnante, qui lui permet d'en rendre compte avec une précision rarement atteinte dans la littérature que la crise du Covid-19 a déjà suscitée.

Il a en effet eu accès aux synthèses des appels que le conseil départemental de Seine-Saint-



Au Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis), le 21 avril 2020. DRAGAN LEKIC

Denis a multipliés durant le confinement auprès des populations vulnérables – près de 26 000 conversations ont été menées, qui ont régulièrement permis de régler des situations urgentes –, comme aux lettres envoyées par des habitants du département à Emmanuel Macron ou à celles que des étudiants de l'université Paris-VIII (située à Saint-Denis) parfois privés de toute ressource ont adressées aux services sociaux. Il a en outre mené des observations, et recueilli des témoignages, dans des files d'attente – bureaux de poste, distributions alimentaires, grandes surfaces, cités universitaires... –, aux abords des cimetières ou lors de parties de foot improvisées. « Rassembler les chocs et les émotions, les peurs et les croyances d'un instant, les roulis des incertitudes, les garder en mémoire pour réfléchir à l'action publique, tel est le mouvement auquel nous souhaitons contribuer », résume-t-il.

Deux impuissances

Il déploie, ce faisant, une forme de sociologie narrative, fondée sur les récits de vie des personnes les plus précarisées et les échanges qu'ils suscitent entre les divers acteurs impliqués dans le se-

cours. Il accomplit par là, sur le plan théorique, ce que chacun d'eux tente de réaliser sur le plan concret : « aller vers », rejoindre ceux qui, socialement, physiquement, psychologiquement abîmés, s'éloignent, échappent aux regards, coupés de leurs propres droits, « désaffiliés » de toutes les inscriptions protectrices dans le tissu social. Deux impuissances, le plus souvent, se conjuguent : la leur, face à une réalité sur laquelle ils n'ont plus prise, et celle de l'Etat social, qui, tout robuste soit-il en France, n'a plus prise sur eux. Les remèdes d'urgence décrits dans *Parole donnée* valent, à cet égard, comme tentatives de répondre à cette accumulation d'échecs, que le confinement a aggravés sans les créer, et qui lui ont survécu. Mais, plus encore, ils ouvrent une voie dont Jean-François Laé montre avec force l'urgence comme la fécondité : l'exigence de mettre toujours plus en lumière les interstices de notre société, pour qu'elle se connaisse elle-même, et se recompose. ■

PAROLE DONNÉE.
ENTRAIDE ET SOLIDARITÉ
EN SEINE-SAINT-DENIS
EN TEMPS DE PANDÉMIE,
de Jean-François Laé,
Syllepse, 144 p., 15 €.

L'espace du politique

Il n'est pas possible de concevoir une action politique concrète qui ne s'applique pas à un espace donné, lui-même imbriqué dans les continuités et discontinuités qui forment la trame du monde. En retour, cet espace à la fois local et global, soumis aux constantes modifications qu'induisent nos manières de l'occuper, « est toujours espace de quelque chose ». Il n'y a en somme ni politique flottant au-dessus de la Terre ni espace pur, qui existerait en dehors de ses habitants, et leur hybridation définit un champ en plein développement : la géographie du politique. Jacques Lévy, qui en est un des pionniers, livre ici une stimulante synthèse de ses résultats et de ses perspectives.

A l'heure où « l'intensité, la masse et la vitesse des transformations humaines (...) font de la Terre un enjeu politique majeur », il en montre surtout la fécondité. Qu'il s'agisse d'urbanisme, de géographie électorale, d'écologie ou de tourisme, combiner l'art d'habiter le monde et la capacité à y cohabiter, tenter d'agencer la liberté individuelle, l'interdépendance et le respect de la nature apparaissent comme des questions non seulement urgentes, mais d'une richesse que nous sommes loin d'avoir épuisée. ■

FL. GO
► Géographie du politique, de Jacques Lévy, Odile Jacob, 304 p., 24,90 €, numérique 20 €.



C'est bon, c'est bestial !

Les privautés que s'accordent les dauphins souffleurs mâles en l'absence de femelles, les plaisirs solitaires de la perruche ondulée, les parties carrées de l'accenteur mouche, les fellations entre orang-outans... La sexualité animale est une boîte de Pandore, d'où surgissent autant de variations qu'il y a d'espèces, dans une sarabande dont Thierry Lodé retrace les détours et tente de comprendre les enjeux. Des enjeux qui, démontre le biologiste, professeur en écologie, n'ont pas un rapport toujours immédiat, ni même nécessaire, avec la reproduction. De sorte que c'est bien la recherche du plaisir qui domine ce savant et exubérant tableau d'une effervescence qui, selon le chercheur, joue un rôle stratégique dans l'évolution, tant il est vrai que « la multitude des sexuel-



lés entraîne plus de diversification encore des formes de vie ». ■ FL. GO
► Tous les sexes sont dans la nature, de Thierry Lodé, HumenSciences, « Mondes animaux », 256 p., 18 €, numérique 13 €.

EXTRAIT

« Rupture, division, divergence entre un état de fait et un état juridique. On peut dire que chacun de ces extraits de lettres, de ces comptes rendus téléphoniques, est sur le point extrême de rupture, dans le sens où le droit s'est soudain vidé de sa puissance d'action. Non pas que les individus soient passifs, car ils se démènent pour "coproduire" une réparation quelconque, mais dans le sens où les articulations nécessaires du droit n'agissent plus sur l'administré (...). Alors que l'on avait l'habitude de penser la vulnérabilité du côté de l'individu – qui existe cependant bien ! –,

cette fois, la gestion des services publics s'enraye à grand bruit avec des prestations en suspension. La CAF, Pôle emploi (...), le tribunal (...), les services à la personne, cette longue chaîne cassée jette la lumière sur la profondeur des incapacités produites, sur les relations compromises, sur les suivis interrompus, sur l'éclatement parfois des intimités. La certification juridique une fois défaite, l'individu perd l'assise qui lui permettait de s'appuyer sur son inscription sociale. »

PAROLE DONNÉE, PAGE 82

Madame de Staël brave le « non du père »

Autour de trois courtes nouvelles méconnues, Stéphanie Genand livre un bel essai sur le dilemme de l'écrivaine face à ses parents

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Dans la forêt de Sénart, une jeune femme égarée se cache le visage, craignant d'effrayer son interlocuteur : « Vous voyez, me dit-elle, je pense, je pleure, mais je ne peux plus parler. » Sur le Pont-Neuf, à Paris, une autre femme suit un inconnu en répétant : « Comme il lui ressemble. » Autrefois poète, la voici devenue folle par amour ; au narrateur de cette seconde nouvelle qui lui demande si elle compose encore,

elle répond : « Oui, je me compose, et c'est là un grand ouvrage. » Ne croirait-on entendre dans ces quelques pages, redécouvertes en 2001 (mais publiées alors de manière confidentielle en revue), les sœurs divagantes et fascinantes de Nadja, qu'André Breton rencontra en octobre 1926 à un carrefour de la rue Lafayette ?

Qui toutefois aurait pensé lire ces trois courts portraits de folles sous la plume de Germaine de Staël (1766-1817), célèbre pour avoir longtemps tenu tête à Napoléon depuis son château de Coppet, en Suisse, comme pour ses essais où littérature et politique se mêlent ? Ces pages jamais reconnues par leur autrice – tout juste la nouvelle « La Folle de la

forêt de Sénart » est-elle signée « par Madame la B[aronne] de St[aël] » – et absentes de l'édition de ses œuvres en dix-sept volumes pieusement établie par son fils aîné ont profondément troublé l'une de ses meilleures spécialistes, Stéphanie Genand, présidente de la Société des études staëliennes. Elle leur consacre un nouvel essai, *Sympathie de la nuit*, dans la continuité directe de son étude sur la « pensée du négatif » chez de Staël, *La Chambre noire* (Droz, 2016).

C'est qu'à l'époque, rappelle-t-elle, toute femme d'esprit affronte le dilemme « composer » ou « se composer » – tout particulièrement Germaine de Staël, qui inscrivit, en exerçant à

Delphine (1802), une formule qu'elle empruntait à sa mère, Suzanne Necker : « Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre. » L'épouse du grand financier genevois Jacques Necker (1732-1804), devenu ministre des finances à la fin du règne de Louis XVI, fut célèbre pour son salon littéraire où se pressaient les grands esprits de son temps. On sait moins qu'elle écrivit toute sa vie sans (presque) rien publier : subsiste une anthologie de ses réflexions morales au statut fort ambigu – dus à son époux, digne lecteur de Rousseau, selon qui les femmes doivent « apprendre beaucoup de choses mais seulement celles qu'il leur convient de savoir », ces

Mélanges se voulaient une preuve de piété conjugale, plus que du talent de Suzanne Necker. Encouragée à exceller, mais dans un cercle intime, Anne-Louise-Necker (future Madame de Staël) subit toute la violence de cette double contrainte, elle qui, commençant en juin 1785 un journal intime, y conjurait son père adulé de ne pas lui « envier ce petit degré d'intimité de plus ». Une anecdote, consignée moins de deux mois plus tard, révèle ce qu'il en coûtait de braver le « non du père » : Suzanne et sa fille ont décidé de rivaliser pour le plus bel éloge du grand homme de la famille ; toutefois son père, qui « ne peut pas souffrir une femme auteur », la surnomme « Monsieur

de Saint-Ecritoire ». Dès lors, comment succéder à ce couple qu'unit une même conception de l'éducation : « En lui obéissant ou en la trahissant ? s'interroge Stéphanie Genand. Il y a, face à un tel dilemme, de quoi devenir folle. » A moins de l'exorciser en composant trois portraits de femmes errantes, réduites à la marginalité, mais dont jaillissent quelques éclats : « La nuit, que me fait la nuit ? N'est-il pas toujours nuit ? » ■

SYMPATHIE DE LA NUIT, SUIVI DE TROIS NOUVELLES INÉDITES DE GERMAINE DE STAËL, de Stéphanie Genand, Flammarion, 172 p., 18 €, numérique 13 €.